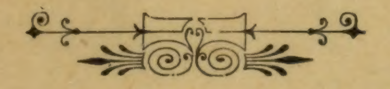
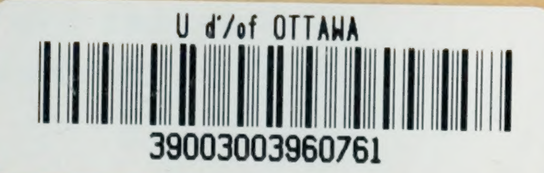
HENRY MAASSEN

LA POÉSIE PAROXYSTE

NICOLAS BEAUDUIN



LIÈGE
ÉDITIONS DE LA
10, QUAI D



13/1/70

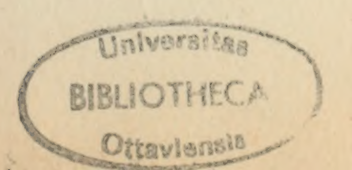
HENRY MAASSEN

LA POÉSIE PAROXYSTE

NICOLAS BEAUDUIN



LIÈGE
ÉDITIONS DE LA SAUTERELLE VERTE
10, QUAI DE CORONMEUSE, 10



DU MÊME AUTEUR

Les Marches arides (poèmes).

Manuel à l'usage des Gens de Lettres.

Le Théâtre paroxyste.

Les Sanglantes (poèmes).

En préparation :

Les yeux aux Visions d'eau (poèmes).

Les après-vêpres (poèmes).

Comme Ruth.

BIBLIOGRAPHIE

Liste, sans doute incomplète, des articles critiques consacrés à Nicolas Beauduin. — Presque toutes nos citations sont tirées de ces études.

Lucien MAURY (*Revue Bleue*), 5 Juin-1909-14 Mai 1910. — J. ERNEST-CHARLES (*La Grande Revue*), 10 Février 1910 — Pierre QUILLARD (*Le Mercure de France*), Janvier 1910 — Charles LE GOFFIC (*La Revue Hebdomadaire*), 7 Mai 1910. — Jules BERTAUT (*La Chronique des Lettres françaises*), 20 Décembre 1909. — Henri LAPAUZE (*Le Gaulois*), 23 Mars 1910. — Etienne CHARLES (*La Liberté*) 3 Janvier 1910. — Jean LORÉDAN (*La Nouvelle Revue*), 15 Février 1910-1er Août 1910. — Maurice GAUCHEZ (*La Revue de Belgique*), Septembre 1910. — André IBELS (*Le Journal du Soir*), 25 Décembre 1909. — Robert VALLERY-RADOT (*La Plume*), 25 Mai 1910. — Louis PAYEN (*Le Chroniqueur de Paris*), Mai 1910. — Léon LEGAVRE (*La Société Nouvelle*), Mars 1910. — Gaston PICARD (*Les Rubriques Nouvelles*), Août 1910. — René KEMPERHEYDE (*Belgique-Athénée*), Juillet 1910. — J.-R. DE BROUSSE (*Le Télégramme*), 30 Mars 1910. — M.-C. POINSOT (*Les Pages Modernes*), Mai 1910. — Lya BERGER (*La Française*), 17 Avril 1910. — A.-R. D'YVERMONT (*Isis*), Février 1910. — Pierre NOTHOMB (*Durandal*), Juillet 1909. — Jean OTT (*La Revue Septentrionale*), 10 Février 1910. — Robert VEYSSIÉ (*La Renaissance

contemporaine), 10 Novembre 1910. — Georges BUISSERET (*Le Florilège*), Août 1910. — Gaston PICARD (*La Rénovation morale*), 10 Mars 1910. — Van DOOREN (*L'Echo du Luxembourg*), 10 Juillet 1910. — Henri MARTINEAU (*Le Divan*), Sept.-Oct. 1910. — J.-M. RODRIGUE (*Le Thyrse*), Février 1910-Juillet 1910. — Manoël CAHISTO (*L'Hexagramme*), Janvier 1909. — Louis MERLET (*Propos*), Avril 1910. — J.-E. POIRIER (*La Revue des Poètes*), 10 Août 1909. — Jean D'HEURS (*La Flamme*), 20 Décembre 1909. — Virgile ROSSEL (*Le Démocrate de Berne*), Janvier 1910. — Martin MAMY (*La République de l'Oise*), 3 Juillet 1910. — Julien OCHSÉ (*Vers et Prose*), Juin 1910. — Henry MAASSEN (*Le Tout-Liège*), Mai 1910. — Pierre COURTOIS (*La Revue Française*), 22 Mai 1910. — Edmond ROCHER (*Simple Revue*), Août 1910. — Jean PELLERIN (*Paris Coulisses*), Juillet 1910. — Abel LÉGER (*La Revue catholique et royaliste*), août 1910. — Charles GROLLEAU (*Les Rubriques Nouvelles*), Septembre 1910. — Louis FEL (*Le Cynique*), Septembre 1910. — Jacques REBOUL (*La Revue des Lettres et des Arts*), Juin 1910. — C. FRANCIS-CAILLARD (*Græcia*), 15 Août 1910. — François MAURIAC (*La Revue du Temps présent*), Février 1910. — Jacques LOURBET (*Le Flambeau*), 13 Octobre 1910. — René LEGAND (*La Mêlée*), 1er Juillet 1910. — Edmond COUTANCES (*L'Hippogriffe*), Janvier 1910. — Ch. MOULIÉ (*Chloé*), Mars 1910. — H. A. (*Revue Suisse*), Novembre 1910. — Marcel PROUILLE (*Paris-Coulisses*), 20 Novembre 1910. — Francis Çarco (*Le Feu*), 1er Décembre 1910. — Hubert-Fillay (*Le Jardin de la France*), Décembre 1910. — P. de Brémond d'Ars (*La Plume polit. et lit.*), Novembre 1910. — Louis Mandin (*Vers et Prose*), Janvier 1911.

LA POÉSIE PAROXYSTE

La Poésie Paroxyste

NICOLAS BEAUDUIN

Dans une précédente brochure sur *Le Théâtre Contemporain*, j'écrivais ceci : « Le paroxysme est une vertu, ou, plutôt, le paroxysme doit être une vertu nouvelle et saine, une qualité indispensable et une du nouveau théâtre contemporain... Seule l'âme du poète doit animer la tragédie. C'est le frisson du poète que l'on devinera dans toutes les fresques de beauté qui se dérouleront devant nous... au paroxysme des sensations. »

Ainsi je rêvais d'une tragédie contemporaine où entreraient tous les paroxysmes.

Cette tragédie là, je la rêve encore. Mais il me semble bien, en lisant les œuvres de Nicolas Beauduin, que le « poème » ait déjà réalisé ce paroxysme ardent que nous appelions de tous nos vœux.

Ce n'est point que la venue de cette poésie nouvelle m'étonne. Non, elle était prévue, pronostiquée. Mais pour la réaliser il fallait un poète au verbe extraordinairement abondant, aux richesses rythmiques inouïes.

Walt Whitmann eut de ces éclats passionnés ; mais la forme en est tellement barbare qu'elle ne peut réellement satisfaire que des esprits brutaux, que la civilisation effleura à peine.

Verhaeren, dans certains poèmes de *La Multitude splendeur*, nous donna les prémices de ce genre paroxyste. Ce qui prouve encore une fois que nul ne s'est fait tout seul.

Ce qui donne aux poèmes de Nicolas Beauduin une sensation indéniable de nouveauté, c'est une fougue impétueuse, inlassable, désordonnée, qui procure réellement une impression de vitesse effarante.

Comme Whitmann, dont à certaines expressions on le devine pour un dévot, il pourrait dire :

C'est la Vie immense, en passion, en pulsation et en pui
c'est la Vie en bonheur formée pour la plus libre action
l'empire des lois divines,
c'est l'Homme moderne que je chante.

Toute une phisosophie, issue de Bergson, nous envahit, celle des « notions dynamiques de durée qualitative, de continu hétérogène, d'états de

conscience multiples et mobiles, opposées à celles d'espace homogène et quantitatif, de réel fractionné, statique et privé de vie ».

Cette haute confirmation, par la philosophie de l'esthétique des jeunes poètes, est pour eux un puissant motif d'exaltation.

C'est tout un monde nouveau, une littérature à idées maintenant possible, depuis l'abandon du système de Spencer qui réduisait à l'*unité* les faits psychologiques et biologiques.

Certes, comme l'écrivait dernièrement Tancrède de Visan : « rien ne rassure autant notre esprit géométrique, avide de certitudes, qu'une doctrine simplificatrice qui cherche à expliquer, selon le même principe, les multiples énigmes de l'être. Le savoir totalement unifié, voilà ce qui attire l'effort des monistes. Mais cette attitude intellectualiste ne fausse-t-elle pas le réel plus complexe, et les faits cosmologiques, biologiques et psychologiques ne ressortissent-ils pas chacun de principes inconciliables entre eux et irréductibles. »

C'est ce que Bergson a bien vu dans sa distinction du temps spacial et du temps psychologique. Bergson montre que nous vivons dans la durée, c'est-à-dire dans une création incessante de nous-mêmes. L'esprit ne peut se comparer qu'à « une continuité d'éléments ».

La vie, dit encore Bergson, est « une succession d'états dont chacun annonce ce qui suit et

contient ce qui précède... En réalité, aucun d'eux ne commence ni ne finit, mais tous se prolongent les uns dans les autres... »

C'est la justification du dynamisme en poésie. De statique, immobile, figée comme un marbre antique dans des formes strictes, la poésie est devenue fougueuse, paroxyste, violente, outrancière.

Quand Nicolas Beauduin emploie l'alexandrin rien n'est plus curieux que de voir la ligne rythmique s'y démener, bondissante et hennissante.

Des critiques ont dit ce poète classique. Qui dit classique sous-entend statisme. Ici rien de tel, c'est le déchaînement d'un tempérament robuste, l'explosion d'une personnalité qui, enfermée dans les limites des règles les brise, les reforge, les arrange à sa mesure. Ainsi dans ces vers :

Le sable en tourbillons épais,
sifflant ainsi que des lanières,
se crispait sur la nuit des horizons, drapés
de songe et s'allongeant, veufs de toutes lumières,
vers on ne sait quel jour monstrueux attendu.
Les cavales du vent agitaient leurs crinières,
passaient, noires, le col tendu
vers un but invisible.
Des cyprès se tordaient convulsifs,

comme effrayés des flots qui prenaient les récifs
pour cible,
et s'y brisaient le front en grognant de douleur.
Tout l'océan lui rentrait dans le cœur,
et dans l'orgueil des vents déchaînant leurs fanfares,
il songeait au génie du créateur barbare,
Wagner !
Et ce nom saint vibrait dans l'infernal concert
que rythmait la furie énorme de la mer !
— Comme le souffle des hivers
râle et soupire dans les chaumes,
ainsi le vent tirait des abîmes amers
les accords du Vaisseau-Fantôme...
« *Iohohé*, *Iohohé !*
descends à terre, ô noir capitaine,
sept ans sont passés... »
— Et dans son cœur montait une harmonie soudaine,
sauvage, où les accents des flots
se mêlaient aux appels des souffles, aux sanglots
des rochers convulsés sur l'horreur des rivages...
— Ah ! dans son âme aussi, combien, combien d'orages
furieux s'étaient déchaînés !...
Souffrances des élus, cris des prédestinés,
sombres orgueils humains embouchant la trompette,
comme ces souvenirs repassaient en sa tête,
aux appels de ces flots damnés
dont la bouche écumante hurlait dans la tempête !
Iohohé, *Iohohé !*
grondaient les flots déments,

Iohohé, Iohohé !
et vers les firmaments
cachés sous un rideau de colère et d'écume,
dans la torpeur et dans la brume,
créateur à son tour, il voyait s'ériger
— avec le souvenir du génie étranger,
barbare, auréolé d'un long vol de Walkures —
l'essaim mystérieux de ses œuvres futures,
riches de tous les dons de l'homme et de la mer,
héros et demi-dieux et chercheurs d'aventures,
étendant sur le monde un poing ganté de fer.
— O divin, ô Wagner,
il serait, il serait, grand barbare d'hier,
le conquérant des peuples de demain...
Et dans les noirs appels des vagues en démence,
vers l'accomplissement d'un rêve surhumain
de ses mains de feu, de ses mains,
il étreignait l'espace immense.

Si j'ai cité ce poème c'est parce qu'il me semble caractéristique de la manière de Nicolas Beauduin.

Comme le disait dernièrement Maurice Gauchez, dans la *Revue de Belgique*, ce poète déborde « d'une frénésie verbale et rythmique extraordinaire. Des idées, des pensées, des philosophies se pressent, s'entassent, s'emmêlent, s'entrelacent en les méandres voluptueux de son imaginatif essor... On aime à entendre son ardeur

s'épancher en cris ardents, en cris joyeux et en chants tumultueux, s'exalter et s'énerver. Un tel lyrisme, une telle fougue, une telle extase et un tel enthousiasme vivifient si fortement les poèmes de Nicolas Beauduin qu'on en subit l'entraînement, la vertigineuse célérité. »

En Allemagne, Richard Dehmel, semble plein de la même exaltation lyrique :

« Pourquoi pleures-tu, tempête ! Ah ! fuyez, souvenirs !
Là-bas dans la fumée bat le cœur tremblant de la capitale
Une clameur menaçante unit des millions de langues
Assoiffées de bonheur et de paix. Misérable, misérable que me veut ta douleur ?
Sors de ta torpeur. Plus haut ! Plus haut !

On remarquera la parenté singulière d'inspiration qui unit ce poème à ceux de *Au sommet de la Tempête* de Nicolas Beauduin.

Lui aussi crie, plus haut ! plus haut ! à la mer, à la tempête. Avec quelle ferveur il demande des ailes :

Des ailes pour ployer dans l'éveil de l'aurore
L'arc sacré de l'esprit tendu vers la Beauté !

Assez de pessimismes annihilants, assez de fades romances sentimentales, de pleurnicheries, de nacelles au clair de lune, de larmes au bord

des fontaines. Assez de poèmes sur la lampe, la table, le rouet de la grand'mère, les pigeons et le pot au feu.

Ce n'est pas que je trouve bon que l'on prohibe quoi que ce soit, loin de moi cette pensée. Mais depuis longtemps n'a-t-on pas abusé des intimités et des impressions de la vie quotidienne, toujours charmantes, agréables mais... identiques. Il est temps que la poésie se renouvelle, se retrempe aux sources d'un lyrisme généreux et sain.

Vous voulez nous parler d'amour. Soit, faites-le : ce thême est éternel. Mais voyez comme un vrai poète sait le renouveler, aux flammes ardentes du paroxysme.

Ecoutez ce poème, ne le dirait-on pas issu des extases dantesques ou des transports de l'Epipsychidion de Shelley !

Amour, Amour, je brûle, et ton saint nom m'enivre,
et je suis dans la mort et je demande à vivre,
et je suis dans le gouffre et j'ai soif de clarté,
et je suis dans le temps et veux l'éternité !
Tu m'offres seul ici cet avant-goût suprême
de ce que je souhaite enfin, de ce que j'aime !
Toi seul, Amour, tu peux m'exalter, m'embraser,
en me donnant ton feu divin comme un baiser !...
Tout résiste,
tout est vide et néant, et seul l'Amour existe.

Le reste tombe et fuit
dans les ténèbres de la nuit.
Le reste
n'est rien auprès de toi, Amour, ô feu céleste,
Amour sacré, Amour jaloux,
je le confesse et te le dis à tes genoux.
Regarde-moi, je vibre et je palpite et tremble,
et j'ai la fièvre et le délire tout ensemble,
j'ai ton frémissement pieux parmi mes os,
et je t'appelle sans relâche et sans repos.
Je te veux dans ma cendre et te veux dans ma poudre,
ou dans ton sein me perdre et me dissoudre
ou monter jusqu'à toi, monter à tout jamais
pour être une lueur au faîte des sommets.
Pour toi j'ai la croyance et j'ai l'enthousiasme ;
mon cœur n'est plus qu'un cri, mon corps n'est plus qu'un spasme,
je t'aspire avec foi
et je cherche sans trêve à me grandir vers toi.
J'ai l'oubli de moi-même à cette heure brûlante,
et la chute du temps ici me semble lente.
Mes espoirs tu les sais, mes vœux te sont connus ;
vers toi j'ai cheminé le cœur et les pieds nus ;
j'ai marché pantelant, et dans mon âme veuve
désiré que tu descendisses comme un fleuve...
— Oh ! me perdre en l'Amour immense qui m'anime !
N'être plus rien qu'une âme au sein du vaste abîme,
qu'un désir incessant qui monte, ivre d'ardeur,
et qui chante ton nom suprême et ta splendeur !
N'être plus qu'un parfum, qu'une brise, qu'une aile !

O mon âme, mon âme, être en l'aube éternelle,
être un divin soupir d'espérance et d'amour,
être à jamais, être toujours,
être — éternellement — un feu qui se consume,
qui s'épuise et se donne, et sans fin se rallume !

Qui pourrait demeurer insensible à de tels accents ! Une sorte de ferveur cosmique les enflamme. Ce poème qui est un des nombreux chants d'Amour du *Chemin qui monte*, a par endroits la grandeur éperdue d'un hymne védique.

On sent ce poète plein d'un feu sacré, qui l'élève constamment au-dessus de lui-même.

Non pas seulement à moi, mais à tant d'autres, Nicolas Beauduin apparaît ainsi que l'écrivait dernièrement Léon Legavre, dans *La Société Nouvelle*, « comme un des Maîtres de la poésie française de demain ». Rappellerai-je avec quel enthousiasme Pierre Nothomb, dans *Durandal*, salua son premier volume, et surtout cet étonnant *Alleluia* d'un extraordinaire lyrisme, que Louis Merlet, s'il me souvient bien, en même temps qu'il prophétisait « une destinée rare » à ce poète, annonçait dans ses *Propos* comme « un des plus beaux poèmes publiés depuis dix ans ».

Nous n'en donnerons que ce court fragment :

Alleluia vers vous, nuits d'ombres et de flammes,
Eveils joyeux des sens, divins frissons des âmes,
Enchantements sacrés ! Alleluia vers vous,
Fleurs des champs et des bois, coteaux d'or, vallons roux,
Mugissements des flots et plaintes des colombes !
Alleluia vers vous, lys qui germez des tombes,
Chants qui montez des cœurs, voix qui sortez des eaux,
Murmures des galets et soupirs des ruisseaux !
Alleluia vers vous ! Scintillez, étincelles !
Brûlez, soleils de feu ! Oiseaux, ouvrez vos ailes !
Consumez-vous, flambeaux, dans l'azur éclatant !
L'Amour sacré, l'Amour sera vainqueur des temps,
L'Amour vaincra les deuils, l'Amour vaincra l'abîme,
L'Amour sera le souffle immense qui ranime !
Alleluia vers vous, rythmes, désirs, accords !
L'Amour réveillera la poussière des morts !

Rarement, on l'avouera, il nous est donné d'entendre une voix clamer son enthousiasme avec une semblable plénitude.

Où trouver de semblables élans éperdus, un tel paroxysme dans l'expression ! C'est réellement d'une âme *élue*. Le dieu de l'inspiration est en elle. Un amour énorme l'embrase.

Que dans l'éther puissant et vaste où tout se fond,
Mon chant d'enthousiasme et de bonheur se mêle
Au rythme radieux de la force éternelle !

Le poète fuit tout ce qui amoindrit. Il s'est élevé loin du doute. La conviction est en lui. Il est plein de la fureur divine des Sibylles. Une aspiration de vie supérieure le hante. Il sait que tout ici doit se revivifier par l'enthousiasme individuel.

Que ma voix s'échevèle avec les flots, avec
L'ouragan, noir vautour harpaillant de son bec
Les nuages de feu couvrant le ciel de cuivre !
J'ai dormi dans la nuit humaine, fais-moi vivre,
O Mer, ô Rédemptrice, ô Guerrière au front pur !
Fais-moi boire le rêve extasiant l'azur !
Livre-moi l'exaltant et sauvage délire !
Que mon ode résonne avec l'éclat d'un rire,
Qui monte lumineux dans le matin sacré !
Que ton gouffre tragique et fauve soit le pré
Où fulgure ma fièvre et mon galop sonore !
Que mon navire en feu, plein des dons de l'aurore,
Rutile comme un dieu magnifique ! Qu'il soit
Comme un symbole altier de lumière et de foi !
Et qu'il mêle sa pompe extatique et royale
Au cortège vermeil que Phoibos étale
Sur l'infini des flots, cabrés dans le couchant !
Que sa carène en feu bondisse comme un chant
Vers les abîmes bleus et l'or des sphères saintes !
Et, que, vaste, brisant sous lui toutes les craintes,
Il traîne comme un don pourpré des noirs climats,
Les soleils de l'orgueil aux vergues de ses mâts !

On a parlé des poètes de l'Orgueil. Ici l'orgueil c'est la dignité, la haute conscience d'une âme supérieure qui veut fuir ce qui dégrade.

On pourra parler aussi de l'hypertrophie du *Moi*, mais ainsi que le dit A. M.-Gossez, dans son étude sur *Le Dynamisme poétique*, « le poète doit en faire la loi vitale de sa création », car dans ce domaine « autant vaut l'homme, autant l'art ». Dans la plupart des poèmes de Nicolas Beauduin, l'orgueil y est célébré. Et en quels termes :

Ouragan, ouragan, triomphe et sois béni,
Soulève dans tes bras le monde qui se couche !
O foudre, agite au ciel ton noir flambeau farouche,
Echevèle tes cris et tes tonnants appels,
De tes langues d'airain fouille les archipels,
Et les sommets brûlants des îles, et les terres
Mornes, que la bassesse aux souffles délétères,
Courbe dans le réseau du néant et du deuil !
— Oh ! viens, Tempête sombre, exalter mon orgueil,
Exalter la puissance altière de mon âme !
Je me voue à tes feux, je me voue à ta flamme,
Je me livre entier, prends et ma vie et ma foi !
Je suis ton hôte valeureux, emporte-moi
Vers tes havres sacrés, plein d'un chantant délire !
Qu'avec le noir pétrel, qui danse et qui sait rire,
Parmi tes tourbillons et tes rages sans fin,
Je jette aussi l'éclat de mon souffle divin,

Enfiévré par l'attente auguste du sublime !
Et qu'à mes yeux épris surgisse enfin la cime
Qui doit m'extasier dans l'infini des cieux,
Près des vastes héros lyriques et des dieux !

Langage orgueilleux, oui certes. Mais comme l'écrivait André Ibels, le poète du *Livre du Soleil* et des *Cités Futures* : « Nicolas Beauduin peut parler du haut de ces altitudes avec toute l'aisance de son large souffle, car son dernier livre accuse suffisamment qu'il connaît les régions des neiges et les planés fastueux des aigles, amants des blancheurs et des cimes. S'il proclame dans la poésie, cet impérieux besoin d'une nouvelle volonté de croyance, s'il exige dans le poète, ce rôle d'affirmation sainte à laquelle il ne peut arriver que par la puissance des paroles de foi et par l'incantation du rythme ; du moins est-il *le premier* à l'expérimenter et *à nous en donner le concluant exemple*...

Oui, qu'importe à jamais ce qui sera demain,
J'affronte ton abîme et j'appelle ton gouffre.

... Comme on sent bien l'âme altière qui a soufflé ces vers, et aussi cet orgueil de chair qui se délivre, hautaine, de la pénible pâture des heures réelles ! Ici, commenter n'est plus de mise : il faudrait citer en entier ; car ces vers se

suivent comme des vagues se renforçant à mesure...

C'est vraiment d'une âme qui cache du muscle et qui étreint du soleil dans ses serres !... Je comprends dès lors que M. Beauduin puisse fustiger ces vers étiques qui s'en vont deux par deux, traînant péniblement le socle ébréché de la poésie courante, et qui abrite plutôt des chercheurs d'épaves que des chercheurs d'étoiles ! »

C'est que Nicolas Beauduin est véritablement, ainsi que l'appelait M. Charles Le Goffic, dans *La Revue Hebdomadaire*, « *le croisé de l'absolu* ».

O désir de mon cœur assoiffé d'absolu,
Le doute misérable et noir est révolu.
Les vents claquent, puissants, dans l'ampleur de mes voiles,
Mon espoir lumineux se tend vers les étoiles,
Extasiant le ciel de leur geste béni.
Et dans la volupté de mon rêve infini,
O Mer, j'ai fait ce vœu, riche d'un saint délire,
D'atteindre à la grandeur héroïque du rire,
De danser au sommet de tes flots radieux,
Et, plein de l'attribut magnanime des dieux,
De vivre, et sur ton gouffre immense qui tournoye,
O Mer, de triompher et créer avec joie !

Créer avec joie semble réellement la faculté maîtresse de ce poète. Les vers coulent de source, la veine est féconde. Ces chants sont véritable-

ment d'un inspiré. Comme le dit Louis Payen dans le *Chroniqueur de Paris*, Nicolas Beauduin arrive « par l'accumulation des mots, des images qui se poursuivent, se heurtent, se chevauchent comme des vagues, par l'ordonnance imposante de ses périodes, à nous donner presque l'illusion que sa voix a pris à celle de l'Océan quelque chose de ses accents formidables et grondants ».

C'est que le paroxysme de ce poète vivifie tout, renouvelle tout.

Ah ! soufflez, vents du ciel, et brisez votre attache !
Que l'ouragan rugisse et que la trombe crache
Les fauves tourbillons au vol tempétueux !
O Mer, ô sombre amante, exalte vers les cieux
Les bonds désordonnés de ta volupté sainte !
Regarde, je suis là, debout sur toi, sans crainte,
Ivre de tes appels, ivre de tes abois,
Vaste et libre, et le cœur ne sentant plus le poids
Des médiocrités bestiales du monde !
O fauve amante, ô ma lionne, ô chante et gronde,
Echevèle tes flots illuminés d'éclairs !
Ton délire et ton spasme auguste me sont chers,
Et j'aime ta furie et ta sombre démence,
Car tu fais naître en moi cet héroïsme immense
Qu'en vain j'ai recherché dans la nuit des vivants !
Oh ! des abîmes bleus où s'enfièvrent les vents,
Venez, essaims sacrés du rêve et du délire !

Que dans l'éclair de feu dont le glaive déchire
La vaste immensité, béante d'infini,
Surgisse enfin le signe extatique et béni !
Que tout s'affirme, s'illumine et se révèle !
Et que ma Nef s'exalte et monte comme une aile,
Vers l'héroïsme altier, vers le grand, vers le pur,
A la cime des flots vermeils, casqués d'azur,
Aux éclats des vents noirs soufflant dans leurs trompettes,
Parmi l'apothéose épique des tempêtes,
Dans l'oubli radieux de sa vie et de soi !
— Oh ! vivre plein d'ardeur lumineuse et de foi !
Palpiter, chaleureux, au vol de la fournaise !
Voir l'héroïsme ardent et fier, aux yeux de braise,
Et le saisir au col, et partir avec lui,
Loin des négations farouches de la nuit,
Vers la cime éclatante et folle du prodige,
Où plus rien ne sanglote, où plus rien ne s'afflige,
Où tout paraît superbe, indicible et sans bords ;
Et là, dans la mêlée altière aux noirs accords,
Tandis que s'illumine aux cieux l'heure suprême,
S'exalter dans l'oubli céleste de soi-même,
Et, sublime holocauste, au sang pur et vermeil,
Mourir, extasié de gloire et de soleil !

Lyrisme vigoureux d'une âme croyante et qui ne veut point se laisser abattre. Hymnes à la vie, à la beauté.

Auprès de tant de pâles et sèches productions poétiques, l'œuvre de Nicolas Beauduin témoigne

d'une ardeur dont l'outrance même a quelque chose de violemment sympathique.

C'est un ruissellement lumineux qui exalte et idéalise les plus sublimes ivresses de l'âme. Et en dépit des retours décevants, c'est toujours le triomphe de

L'élu victorieux, le vrai, celui qu'embrase
La fougue étincelante et pourpre de l'extase,
Dont le chemin sacré mène au Verbe de feu ;
Et qui, loin des aspects trompeurs de ce bas-lieu,
Bondit comme un soleil sur les hautaines cimes
Recueillir les joyaux miraculeux des rimes,
Qui, nobles, pareront de leurs feux transparents,
Comme un nimbe de gloire au front des conquérants,
Les fermes vérités lumineuses et chaudes,
Encloses dans le verbe énergique des odes,
Apres, et renfermant dans leur souffle exalté,
Ce rythme universel de la divinité,
Qui parmi les splendeurs, les gouffres et les voiles,
Meut l'immense infini vivant, criblé d'étoiles.

« Ainsi dans tous ces livres, dit Jean Ott, le poète de *L'Effort des Races*, circule une flamme intense, crépite une électricité merveilleuse ; un beau vers fulgure et s'éteint ; une strophe s'élance ; un rythme s'élargit et palpite ; nous sommes dans le lyrisme pur, qui est comme l'oxygène de l'art. »

Les images qui surgissent à chaque instant sont puissantes, neuves :

Vers le rouge horizon où le soleil allonge
ses grands bras triomphaux chargés d'or et de sang...

Comme l'aigle royal tient la foudre en sa serre,
Je prendrai ton navire extatique en mes mains...

Défiant l'éclair fauve aux langues de bitume,
Sous les minuits glacés, sous le midi qui fume
Comme un vin généreux dans une coupe d'or...

Voilà des exemples *d'images vraies*, elles donnent des *sensations exactes.* Elles n'ont rien de fantaisiste. C'est dans les métaphores que réside la grande force du style. Nicolas Beauduin semble avoir suivi ce conseil de Buffon : « Que chaque pensée soit une image ».

M. J. Ernest-Charles définissait ainsi, dans la *Grande Revue*, la *manière* de Nicolas Beauduin — manière, soit dit en passant, qui ne ressemble à aucune autre : « Métaphores accumulées, énormes, bariolées, disparates, élans intrépides des développements oratoires, éclatantes images, inondations lyriques, débordements épiques, force singulière d'un tempérament poétique fougueux jusqu'à l'excès... »

Excès, sans doute, mais quelle admirable exhubérance à la Whitman.

Le plus grand nombre des images et des métaphores sont puissantes :

Mer, prête-moi les ailes
De l'ouragan qui boit aux forces éternelles
Le feu de son délire et l'ampleur de ses cris...

Que ma prunelle éclatante s'irise
O Mer, au prisme bleu de tes couchants royaux...

Souffle sur mon esprit l'orgueil des quatre vents
Qui harpaillent ton sein du croc noir de leurs gueules...

Je clamerai ta gloire en hymnes magnifiques,
Debout,
Debout sur le sommet sacré de tes musiques...

... dans le bondissement joyeux du clair matin
jaillissant de l'abîme oriental ou sombre
la farouche grandeur de la nuit et de l'ombre...

... cherche avec foi les Certitudes,
ces phares éclatants qui règnent dans le soir
et veillent sur l'horreur muette du vent noir
dont l'aile ténébreuse endort la joie humaine...

Pourquoi citer? Comme dans la chanson « ils sont trop ». Il suffit d'ouvrir cette œuvre déjà con-

sidérable pour s'en convaincre. Ces images, ces comparaisons, ces métaphores sont d'une audace et d'une puissance insoupçonnées.

... il s'était enfoncé dans la solitude de flamme,
avait dompté la crainte fauve de la mort,
senti l'Orgueil lui tenailler le corps
de ses dents en furie et de ses mains brûlantes;
et devant les frissons, les chants et les accords
des grandes chutes lentes
du Dernier Soleil qui se meurt,
il s'était dit : C'est bien je serai le Sauveur,
j'emporterai la terre au galop de mon rêve...

et encore, quand il parle des Vents

... lassés du monde où râle
la poitrine sifflante et vieille de l'hiver...

et ceci :

... la mer, cyclope énorme au torse de bitume,
de ses vagues de feu semblait battre l'enclume
de la Terre funèbre...

et ceci :

... un tourbillon de fièvre ébranlait les cités,
les tocsins, s'agitant comme des ailes sombres,

battaient l'air et chassaient au loin les grandes ombres du doute et des vieux désespoirs...

leur splendeur est parfois unique, ainsi dans ces vers :

Les désirs vagabonds battaient comme des ailes,
les voiles déliraient d'avoir quitté le port,
l'espérance de feu flamboyait à la proue,
Et sur l'onde marine où le vent clair s'ébroue,
les chevaux du soleil, ivres d'un fol essor,
emplissaient le levant de hennissements d'or.

N'est-ce pas d'un « imaginifique » comme dirait d'Annunzio !

Et ceux-ci :

Les monts flambaient comme des torses,
Rouges dans la beauté du ciel oriental.
Le soleil vigilant faisait agir ses forces,
Et forgeron battait l'azur comme un métal.
La Ville fastueuse éployait en arrière
L'orgueil épique de ses tours,
Ses coupoles se profilaient sur l'or du jour,
Claquaient au vent ainsi que des bannières ;
Son Lion magnifique essoré comme un dieu,
Semblait battre de l'aile au sommet du ciel bleu,
Et dans le tourbillon des aurores de feu
Boire la flamme et la lumière.

Parfois ce poète « paroxyste » a des alanguissements à rendre jaloux bien des élégiaques.

La solitude
De ses lèvres de paix baisait son corps brûlant,
Et peu à peu dans l'ombre, et sur un rythme lent,
Rythme berceur et nonchalent
De calme et de béatitude,
Les cygnes bleus du soir commençaient le prélude
Des choses simples et mourantes.
Les cymbales cessaient leurs notes torturantes,
Dont les accords troublent les sens et la raison,
Et dans la paix nocturne endormant l'horizon,
Suave comme un chant qui susurre et s'étire,
S'élançait à présent
Comme un divin accent
De violoncelle ou de lyre.

Et cette symphonie en « or et noir ».
Ecoutez-la :

Autour d'eux le silence amplement s'étoilait
Dans l'or sanglant des crépuscules violets.
Les lierres bleus couraient sur le bronze des urnes.
Dans le splendide ennui des treilles taciturnes,
Où tragiques, les buis se mêlaient aux cyprès,
Les marbres esquissaient des gestes de regrets
Parmi l'argent bruni du silence nocturne,
Et la lune, penchant sa face au vent des soirs,
Noyait d'effluves d'or le tronc des lauriers noirs.

Et ceci :

... Les Derniers rayons clairs s'éteignaient dans les sentes,
Comme un espoir déçu dans un regard vivant ;
Les ombres apaisaient les délires du vent,
Et la Nuit, devant qui tout s'éplore et recule,
Mettait déjà d'un geste las et décevant,
Ses violettes au front d'or du crépuscule.

Et ce poème d'une si délicieuse harmonie que je viens de lire dans une nouvelle revue, *L'Heure qui sonne :*

Il vivait le front ceint d'invisibles couronnes
Et s'avançait au chant des fleurs,
Et ses désirs, longtemps mûris par la douleur,
S'apaisaient aux sons enchanteurs
Des lentes flûtes de l'Automne.
Plus calme l'œuvre sainte apparaissait en lui,
Riche de gravité sereine et de tendresse ;
Ce n'était plus la fougue ni le bruit
D'un esprit lourd du feu contenu de l'ivresse,
Mais une confidence d'âmes dans la nuit.
Paix ! paix ! semblait crier la saison d'indolence !
L'ombre nocturne endort enfin le jour qui meurt,
Ecoute, on n'entend plus la chanson des rameurs
Troubler l'infini du silence.
Repose-toi, tout est nostalgique et désert,
Voici l'heure chaste où dans l'air

Les violons du soir commencent le prélude
Enchanté, de l'amour et de la solitude.
— Et son cœur se berçait dans la douceur du chant,
Et les pampres vineux qu'il frôlait en marchant
Le charmaient longuement de leurs caresses blondes,
Tandis qu'autour de lui, vaste, molle et féconde,
L'Automne mûrissait sur les côteaux du monde,
Et que le grand soleil, lourd de ses rêves d'or,
Lentement, sur la plaine où le couchant l'endort,
Ecarlate, avançait parmi les hautes herbes,
Comme un char ruisselant de vendanges superbes.

Il faut bien en convenir, dans aucune œuvre contemporaine on ne trouve pareille magnificence d'images alliée à une telle grandeur.

Nous sommes loin de ces vers clichés qui passent d'un poète à l'autre. Ici c'est un son encore inentendu. Les rythmes mêmes ont quelque chose de neuf dans leur harmonie prenante ou leur paroxysme exacerbé. L'écriture est en *relief.* Il y a des tournures imprévues, des alliances de mots nouvelles.

Généralement le style est *exaspéré.* Les mots sont brutaux, crus, l'idée sort ici de son enveloppe littéraire et rhétoricienne. Ce poète a l'audace d'employer des *mots saillants.*

Prendre l'épieu, combattre et frapper de ma pique
Tout ce hideux essaim d'êtres maudits et laids,

Qui crachaient sur mon rêve et semblaient les valets
De l'envie impudente au corps bardé de haine...

... l'homme est un chien
Qui vomit dans sa fosse et méconnaît le bien,
La Certitude mâle et le rêve héroïque.

... Réveille de tes cris ce peuple qui veut boire
L'ombre et la déchéance aux mamelles du mal.

Souvent les épithètes les plus disparates s'accouplent ; l'adjectif par endroits est changé en adverbe ; le verbe en substantif et réciproquement.

A chaque instant, on y sent que le poète *intervertit* les rapports, ce qui donne des combinaisons *inattendues*. Dante ne parle-t-il pas du « soleil qui se tait », d'un « lieu muet de lumière », d'une « clarté enrouée », comme il y a dans Virgile *silentie lunæ, clarescunt sonitus.*

Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, ce poète peint les choses *concrètement*. Mais ce qui magnifie le tout, le polarise, c'est ce souffle paroxyste, emportant les vers dans un tourbillon d'ouragan.

C'est que ce poète porte, comme le dit M. Van Dooren, dans l'*Echo du Luxembourg*, « une âme magnifique qui lui fait mépriser toutes les bas-

sesses de la terre et lui inspire des songes héroïques, des rêves surhumains. Il exalte et glorifie tout ce qui est noble et grand, et son lyrisme habite les cimes, les inviolées hauteurs de l'azur. Il clame ses rêves avec une allégresse sainte et fait bondir ses poèmes en un galop radieux et sonore... »

En effet, ce qui est étonnant dans cette poésie, c'est la rapidité, le mouvement endiablé — son dynanisme en un mot — qui l'anime, le transfigure. La toute-puissance du rythme, la sonorité des mots opèrent le miracle.

« L'art, comme la magie, est une métaphysique pratique ». Si par le rythme, qui a ses origines dans les lois profondes de l'organisme et de l'univers, l'homme se surmonte, les mots ont aussi leur valeur. Au pouvoir du rythme les mots ajoutent leur fascination certaine. Ils ne nous intéressent pas seulement par leur sens, mais par leur sonorité, leur physionomie originale.

Ce que certains poètes, dénués de tout moyen d'expression, ne veulent pas voir, et pour cause, c'est que le vers est un chant qui nous berce avant d'être une image qui nous charme.

Comme le disait Mlle Charasson, dans son article du *Mercure de France* : « En outre de leur sens précis, les mots forment une autre pensée sonore... et le plus grand poète est celui dont la séduction mystérieuse opérera moins par la péné-

tration de sa pensée que par la *qualité de son extériorité verbale* ».

Effectivement un discours plait indépendamment de son sens par la musique des périodes, leur balancement rythmique, leur nombre. On apprécie le flux des paroles autant que les paroles mêmes. On aime le tourbillon lyrique des phrases. C'est que les mots ont une valeur *expressive* sinon supérieure tout au moins égale à leur valeur *significative*.

Nicolas Beauduin a compris cela. Comme Rabelais, comme Whitman, comme Verhaeren, il se grise de sonorités triomphales :

Pavoise-moi d'orgueil et d'âpre volonté,
Soleil !
Et dans l'ardeur de cette fin d'été,
Ses yeux s'emplirent de présages,
Et l'inspiration dans un rythme exalté
Fit souffler devant lui l'ouragan des images...
Elles brillaient toutes gonflées de sang vermeil,
Belles de vie et de soleil,
Icônes d'or vêtues de fastueux brocarts,
Merveilles qu'il ferait plus tard
Entrer dans la ferveur inspirée des poèmes.
Elles passaient, riches de perles et de gemmes,
Joyaux sortis des mains des dieux.
Certaines se paraient de splendeurs byzantines,
D'autres avaient des reflets blonds d'ambre et de feu,

D'autres ayant l'aspect de brumes argentines,
Tournaient comme des alcyons sur les flots bleus.
Les Images superbes,
Il les cueillait ainsi, joyeux, par lourdes gerbes,
Et ses gestes de feu rythmaient toute la mer.

Comme le dit le critique Jules Bertaut, dans la la *Chronique des Lettres Françaises* « violente, outrancière, écrite d'un seul jet, la poésie de Nicolas Beauduin, se présente avec de beaux rythmes fougueux, dans un décor pittoresque et qui n'est point sans originalité... »

Ce poète a le sens du rythme. Ses pensées s'extériorisent dans un rythme adéquat, d'un dynamisme remarquable. Comme on le voit, — et les dernières découvertes de la Science confirment les intuitions des poètes — c'est du sang, de la chair, du cerveau, de la vie pour tout dire, que naissent ces rythmes. Notre époque étant celle de la vitesse, du mouvement, une poésie statique, froide, privée de vie, sans enthousiasme, eût été un anachronisme impossible.

Une vie intense circule dans ces « vers dynamiques » :

Les flots chantaient avec les cloches,
Les flots amers
Jetaient leur blanche écume aux rires des cieux clairs.
Bondissaient follement, entraînant les galets...

La ville palpitait d'ivresse,
Et ses palais
Semblaient bruire ainsi que des conques marines,
Ivres du bruit des vents et du cri des oiseaux.
Partout montait l'ardeur des bêtes et des eaux,
De la terre oubliée et du grand ciel complice.
Et l'onde vaste était la lice
Où tournoyait l'essaim des choses de la vie.
Toute l'immensité ravie
S'enchaînait aux refrains des nuages errants,
L'aurore s'effeuillait comme une rose immense
Jonchant les flots de ses pétales odorants.
Le tumulte joyeux triomphait du silence,
Le soleil éloignait la mort,
Et la ville riait encor
A tout l'or du matin qui découlait du ciel,
Comme un fleuve de lait fecondant et de miel.
Les maisons cheminaient partout en longues files,
Et le vent du réveil
Eployait sur la ville
Les gestes bleus de ses grands bras effarouchés
Parmi la bousculade ardente des clochers
D'où s'envolait l'essaim des carillons sonores...

« Je hais le mouvement qui déplace les lignes... » Baudelaire n'eut peut-être pas aimé ces vers. « Je suis belle, ô mortels comme un rêve de pierre. » Baudelaire, il est vrai, exprimait la conception traditionnelle de la Beauté,

l'idéal de la génération Parnassienne et des marbres si beaux, mais si froids, de Leconte de l'Isle.

Chez les nouveaux poètes, au contraire, nous sentons une soif de mouvement, de vitesse... Ils courent, ils courent, ils vont vite, ils se hâtent... C'est bien le siècle de l'automobilisme, de l'aviation, de l'électricité... Une frénésie les emporte, les exalte au-dessus d'eux-mêmes. Ils se ruent à la conquête d'impossibles étoiles.

Les habitants de Podagra, dirait Marinetti, en peuvent rire, qu'importe. Le poète n'est-il pas, comme l'écrivait dernièrement Verhaeren, « de par sa nature un exalté. Forcément, dès qu'il écrit, ses passions et ses idées revêtent une vie abondante, chaude, suprême ; elles se haussent jusqu'à la grandeur; elles s'harmonisent en leur propre puissance et atteignent ainsi la beauté. » La parenté de fougue, de puissance, qui unit Nicolas Beauduin à Verhaeren, apparaît au moins prévenu.

Dans *La Divine Folie*, il est un poème intitulé *L'Illusion Magique,* où Nicolas Beauduin se montre tellement exacerbé, tellement ivre de vitesse et de frénésie, qu'on croit le voir sombrer dans la folie.

Je n'en puis donner que de courts fragments, mais qui pourront donner une idée de ce singulier paroxysme.

Le poète chevauche la Chimère :

Les yeux ouverts, la face exsangue,
Ayant jeté le mors qui lui bridait la langue
Je la presse sans fin, mon désir au talon.
Elle va dans l'espace mouvant
Plus vite que l'éclair électrique et le vent.
Je vais, il faut que j'aille...
Et mon rêve la pousse.
Elle hennit sous moi, foudroyante, elle mousse,
Elle est tout en sueur, je bats toujours ses flancs,
Et nous allons tous deux dans les espaces blancs
Où les réalités s'éclipsent comme un rêve.
Je veux tout...
C'est elle ma maîtresse,
La chimère de feu que je saisis au col,
Et son galop n'est plus un galop, mais un vol,
Qui cherche dans l'effroi
Des amplitudes vides,
Quoi ?...
... Chaque rêve suivi n'est qu'un leurre, qu'importe !
Je chasse le suivant, jaloux, l'éclair au poing.
J'irai toujours je n'arrêterai point
Le fébrile galop de ma folle monture...
... J'interrogerai tout et je veux sonder tout,
Dussè-je ne trouver qu'amertume et dégout.
De connaître le vrai mon cœur brûle d'envie ;
Après le tourbillon des astres pleins de vie,
O chimère de feu qui me brûle le corps,
Nous irons dans la nuit traquer les soleils morts.

Et la course continue, effarante. Les vers se suivent, sautent, gambadent, rués dans une frénésie terrible. Les ressources verbales de ce poète sont déconcertantes.

Et le déchaînement lyrique continue :

Mon esprit furieux, trouble, exalté, par bonds
Multipliés et vifs, pénétrera l'intense,
Dussè-je au fond de tout rencontrer la démence
Avec sa sœur, la mort, marchant à son côté.
Mortel, peut-être !
Eh bien, je veux l'éternité,
Je la veux et je l'offre à mon âme,
Je la lui donne au sein du délire de flamme
Qui m'embrase, et je veux suprême au décevant
M'y plonger tout entier et m'y plonger vivant,
Participer déjà de la vie inféconde,
Vivre de l'existence unanime du monde...

Comme le dit Verhaeren « Tout ce qu'un vrai poète conçoit se répercute dans son être entier, dans ses os, ses muscles, ses nerfs, grâce à une émotion contagieuse qui va des choses à son âme.

Cette communication fidèle et soudaine crée dans l'être tout entier un ébranlement, une *dynamique spéciale*, et c'est ce mouvement intérieur et profond qui lui fournira le rythme de ses vers. La rime, ou l'assonnance, ne sert qu'à accentuer ce rythme, à le régler, à lui donner son architecture. »

Nicolas Beauduin éprouve et, on le sent, la joie divine de créer. Il nous le dit dans ces vers :

La puissance solaire entrait en son esprit.
Comme le dieu des azurs clairs, aux torches blondes,
Atteignant le zénith sacré dans un grand cri,
Il dominait le monde,
Le grisait d'une ivresse féconde,
Lui soufflait son amour d'un geste magnifique,
Le faisait tournoyer dans un cycle héroïque,
Où bondissaient les rouges tours de son orgueil.
Des cités s'élevaient comme des lieux magiques,
Et dans son œil,
Enflammé par les torches pourpres du vertige,
Il voyait rutiler en fastes de prodige,
Sur le ciel embrasé par un feu souverain,
Les cités de l'orgueil, les cités du délire,
Avec leurs palais d'or et leurs portes d'airain.
Les colonnes montaient comme un éclat de rire
Vers le soleil bouillant dans le creuset du jour ;
Des dieux songeaient sur le faîte des tours,
Les guerriers entonnaient des hymnes à la gloire,
Cognaient leurs boucliers en l'honneur des héros,
Et sur des chars de fer traînés par des taureaux,
Des lions néméens et des tigres royaux,
Les Poètes passaient sous des arcs de victoire,
Nimbés de ce laurier qui ceint le front des dieux.
Et des cortèges fous surgissaient dans les cieux,
De triomphales théories

Portant des torches d'or et des habits vermeils
Clamaient les hymnes du réveil,
Et sur des nefs d'azur, aux mâts de pierreries,
S'avançaient en dansant au devant du soleil.
Des parfums inconnus flattaient ses sens, la myrrhe,
Le benjoin, le santal, troublaient son âme en feu;
Et sur la mer chaude où se mire
La face du Midi flambant dans le ciel bleu,
Il voyait s'élancer au vol des rames brèves,
Dans l'appel tournoyant des sistres et des cors,
Ses vœux qui s'enfuyaient vers les pays du rêve
Ainsi que des galères d'or.

Comme M. Viélé-Griffin, Nicolas Beauduin trouve le sublime de notre époque, et celui de tous les temps. Les héros modernes et les grandes figures de la légende lui sont familiers. L'orgueil l'enflamme.

Les poètes de l'orgueil! sans doute, et cet orgueil est très beau. Comme le disait dernièrement Paul Aeschiman, dans *L'Art Libre :* « L'orgueil des artistes est légitime. Il est même indispensable et nécessaire à leur vie, car il maintient en eux l'exaltation. »

Rien n'est plus juste.

Nicolas Beauduin possède cet orgueil. Lui reproche qui voudra. Quant à moi, je l'admire.

Ecoutez-le demander :

Un triomphe plus grand que l'Amour et la Mort!

Son rêve d'art se décuplait, montait encor
Vers un faîte de foi et de victoire immense.
César des odes au vol d'or,
César des odes en démence,
Il voulait posséder le monde et sa puissance.
L'œuvre qu'il nourrissait en lui vivait soudain,
Bondissait sur la cime rouge de son âme
Et rutilait dans un décor incarnadin
Comme un torse de dieu crêté d'or et de flamme.

Les gestes souverains de l'œuvre s'ébauchaient
Dans l'idéalité des créations saintes,
Et les mots fauves se couchaient
Sous son regard, semeur de fièvres ou de craintes,
Venaient à son appel,
S'arrondissaient en golfes bleus, formaient des gerbes,
Ou s'égrenaient en archipels,
Portant comme un joyau la cité d'or du verbe.

Tout le vin de la vie exaltait son cœur pur.
Son ivresse lucide éployait dans l'azur
La violente ardeur de sa foi créatrice.
Une atmosphère de puissance et de vouloir
L'embrasait, le portait à voir
Fleurir dans le ciel clair les jardins du délice,
—Grands parcs remplis de songe où chantent les oiseaux,
Divins animateurs du silence nocturne...

La sensation qui se dégage de ces vers est *forte*. Seuls les détails *saillants*, *énergiques*, définitifs y sont portés. Tous ces traits en relief font *image* et *tableau*. « Ces poèmes, écrivait, dans *Le Démocrate de Berne*, M. Virgile Rossel, professeur de l'Université, sont incontestablement les plus forts et les plus significatifs de la poésie contemporaine. »

L'originalité de cette inspiration apparaîtra aux yeux des moins initiés. C'est que « les poètes sont nombreux, mais rares, écrit M. Jean Lorédan, dans *La Nouvelle Revue ;* aussi faut-il apprécier les livres de Nicolas Beauduin. Ils nous reposent des petits vers jolis et des petites poésies bien sages. M. Beauduin a de la fougue et du souffle, et il ne craint pas de regarder Prométhée et de visiter Michel-Ange. Il a raison puisqu'il le peut. Ses poèmes ont de la force, de l'ampleur, du rythme. Ils roulent impétueux, bouillonnent... »

On sent Nicolas Beauduin plein d'un « désir obstiné de gloire et de bonheur ». Il voit

Son destin flamber en lettres d'or
Au Panthéon des maîtres de l'effort,
Dieux du verbe sacré, héros, impérators,
Aux gestes flamboyants pareils à des épées.
— Dominant le silence triste de la mort,
Le temps, rocher d'airain où se brisent les forts,

Il voyait son grand œuvre, ardent, vainqueur du sort,
Briller en splendeurs d'épopée,
Fleurir dans un ciel de légende,
Eployer sur les fronts le vol des ailes grandes
De Ceux qui règnent par le verbe ou par le fer.

Ainsi Nicolas Beauduin se plaît au milieu des poèmes de conquête, tout ivres d'un beau tumulte. Il fuit le plus qu'il peut les réalités, se crée un monde divin. Il est plein de cette divine folie, dont parle Platon, et à propos de laquelle M. Martin-Mamy, le critique de *Païens d'Aujourd'hui*, écrivait : « Il faut retenir le nom du poète qui a signé *La Divine Folie.* Il se pourrait qu'il soit un jour le nom d'un grand poète. »

Certes, Nicolas Bauduin est sans mesure, mais la mesure, mot sous lequel on accable les grandes individualités, convient-elle au lyrisme et à l'ambition toujours renouvelée de ce poète ?

Il y a d'ailleurs poètes et poètes. Pour les uns, la poésie n'est « qu'une longue patience », ce sont les ouvriers du vers ; pour d'autres, elle est un chant soudain, qui jaillit des profondeurs de l'être et se module au rythme des sensations. Dans le poème ci-dessous, Nicolas Beauduin semble nous révéler la genèse de ses œuvres.

Ecoutons-le, nous comprendrons mieux le paroxysme qui l'anime :

... Alors des cris passaient en lui, noirs et rapides,
Comme ces chauds éclairs
Qui déchirent la nuit le voile obscur des airs
Où s'échafaudent les visions translucides
Qui naissent de l'esprit et l'habillent de feu.
Peu à peu
Des forces l'assaillaient de leur fougue en démence,
Surgissaient de son être inconnu,
Montaient dans le silence
Torpide et nu
De son cœur, où le sang battait le rythme immense
Du temps noir qui s'en va dans l'abîme et la nuit.

Vaincre le périssable et les rêves qui fuient !
Vaincre le relatif et les choses qui meurent !
Semblait crier la voix des Heures,
Dont la chute inflexible hallucinait le puits
Où vont les siècles morts et les splendeurs passées,
Et tous ces grands vols fous de chimères ,
Lassées
D'avoir tenté l'ascension du surhumain...

Alors il se crispait plein d'angoisse...
Et sa main
Se tendait vers l'ombre inflexible ;
Et sa volonté forte en lui criait, demain,
— Demain ! —
Ton poing jaloux viendra heurter la cible
Des saints espoirs victorieux...

Et ce cri volontaire extasiait ses yeux,
Le secouait comme un figuier dans la tempête,
Sonnait dans son cœur radieux
Comme l'appel mystérieux
De noires et fauves trompettes.

Des images de feu,
Surgies
Des fonds de l'être où se forgent les énergies,
Passaient, en bataillons, avec des cris épiques,
Et dans un vol de flammes,
— Incessamment rougies
Au souffle des vents héroïques —
Brossaient la fresque d'or, où palpitaient sans fin
Sur les chars du délire en feu que rien ne règle,
Tous les profils divins
Qu'enfante le génie ouvrant ses ailes d'aigle
Vers les zéniths sacrés où sont les dieux vainqueurs.

Des rafales de sons mugissaient dans son cœur,
Où la foi déroulait sa spirale géante.
Des visions aux faces tournoyantes,
Passaient, tordant sans cesse en lui leurs gestes fous.
La fièvre le faisait trembler d'angoisse.
Ses genoux
Défaillaient sous le poids de son œuvre trop haute,
Le délire de feu le suivait côte à côte,
Et lui soufflait les mots divins qui font rêver.

Et tout semblait en lui se clore et s'achever.
Il sentait que son âme où les siècles s'entassent,
Riches de leurs trésors humains accumulés,
Etait le réceptacle immense de sa race,
Qu'en lui reverdissaient les Printemps effeuillés.

Alors son être se gonflait d'ardents soupirs.
Des clameurs triomphales
Venaient retentir
Dans son âme où grondaient en rafales,
Les fauves tourbillons d'un délire indompté.

Comme le galop fou de sauvages cavales,
Dans un élan précipité,
Passaient, passaient les vols endiablés des Images.
Leur tournoiement rayait le ciel de son esprit.
Les pouvoirs de son corps longtemps lourds et proscrits,
S'échappaient comme un vol de nuages
Libérés de l'étreinte lourde des orages,
Dont l'implacable ardeur pèse comme un fardeau.

De blancs profils se dessinaient soudainement dans ce chaos,
Des notes s'emperlaient sur la trame première;
Le miracle renouvelé de la lumière
Venait irradier ce mélange inouï
D'ombre et de flamme et de grands feux épanouis.

Une ligne se dessinait nette et splendide,
Comme celle que l'aube en l'azur réjoui

Par le levant au front candide,
Allume peu à peu au bas de l'horizon.
Sur cette ligne alors naissait la floraison
Féconde et belle des Idées ;
Elles s'y profilaient un moment accoudées
Comme des astres blancs au balcon de la nuit,
Y chatoyaient en gemmes somptueuses, puis
Suavement enguirlandées,
Devenaient la parure
Dont son œuvre future
Serait toute nimbée et sertie à jamais,
Comme ces monts chargés de vignes
Où le feu du matin drape sa pourpre insigne
Dans un grand geste de splendeur...

. . . . .

Il la vit, il la vit tout à coup de son cœur
L'œuvre belle,
magnifique et parée,
S'élancer commme un astre aux voûtes éternelles,
Et les hommes d'en bas tous attirés par elle,
La contemplait dans l'Empyrée.

Elle était comme un phare illuminant les âmes,
Les désirs s'exaltaient vers elle,
Et par moments,
Il montait de la terre sombre au firmament
Comme une tempête de flamme.

Dans un rythme nouveau le monde tournoyait.
Les hommes embrasés d'une puissance fière,
Vers l'Œuvre d'art qui rougeoyait
Sur les cœurs comme une bannière,
Oubliaient la vie coutumière
Et montaient vers les cieux dans un grand cri d'amour.

L'Œuvre ! l'Œuvre !
Il la vit flamboyer dans le jour,
Il la vit comme un arc triomphal apparaître...
Et dans un cri joyeux,
Sorti des profondeurs brûlantes de son être,
Il lança tout son rêve épique dans les cieux.

Par ce morceau « typique » on pourra juger de la façon dont ce poète compose ses vers Cet art est sans artifices, éloigné de toute rhétorique.

Comme le disait dans le *Divan*, M. Henri Martineau, l'auteur des *Vignes Mortes*, « M. Nicolas Beauduin est presque le seul poète de notre âge qui ait ce don de développement, cette facilité du lyrisme continu et docile à sa pensée directrice. Il faut vraiment avoir ravi une étincelle du feu divin pour réveiller l'âme personnelle d'ombres si colossales ». M. Gaston Picard, dans sa juvénile admiration s'écriait dans *Les Rubriques Nouvelles* : « Tenter l'analyse de ces poèmes, c'est violer la Beauté. Cela est trop beau. Je pourrais citer, mais quoi ? Quelles bornes admettre ? Les

vers se tiennent, s'aggrippent les uns aux autres, on pourrait dire « forts de leur force », et les coupures seront toujours fâcheuses.

Plus tard, on comprendra que *La Divine Folie* annonçait déjà, je ne dirai pas « un » mais « le » poète. Alors la critique analysera. Aujourd'hui, qu'elle admire, simplement, comme on contemple sans paroles une église magnifique, un coucher de soleil sur la mer, enfin un spectacle au-dessus d'elle ».

M. G.-M. Rodrigue, dans *Le Thyrse*, donna une étude très remarquée sur l'œuvre de Nicolas Beauduin. « Quand le poète des *Triomphes* écrit « La jeune littérature... se tend avec foi vers une sorte d'oratorio triomphal, vers de vastes symphonies poétiques où le chant sera mis en valeur, poèmes d'une signification largement humaine, d'un langage polyrythmique, d'une déclamation faite pour être entendue et comprise, alors c'est surtout à lui que je songe, à sa *Divine Folie* qui vient de paraître.

Cette Divine Folie c'est celle dont parle Platon et qui est la joie de créer. Elle est synthétisée par quelques types de profonde humanité, élus parmi les plus belles et les plus grandes figures de la légende et de l'histoire : l'enchaîné (Prométhée), le poète (Le Tasse), le Christ, le roi pénitent (David), Salomon, Job, Samson, Michel-Ange.

Prométhée souffre de vouloir se connaître : son

désir de savoir, voilà le vautour qui lui ronge obstinément le cœur ; si sa souffrance du moins le rend meilleur et le grandit, il garde encore en soi le doute amer de la stérilité de sa souffrance et comme le soleil, seul Dieu pour lui visible, reste silencieux, il se résigne à accepter l'énigme qui lie l'homme à l'animal, il se soumet aux lois inéluctables avec une héroïque douceur, pressentant déjà que l'homme ne pourra se grandir vraiment que par l'amour. Le Christ achèvera cette pensée : lui, qui n'a pu donner que sa vie et son sang, il demande à son père de redescendre sur la terre pour y souffrir et lutter parmi les hommes...

Il y a dans tout le volume un souffle de vitalité qui existe et emporte ce que l'œuvre paraît avoir de trop littéraire, de trop savant, ou de trop philosophique...

Je tiens pour sincère l'art de N. Beauduin ; d'ailleurs qui le condamnerait devrait nier l'œuvre de Verhaeren : il y aurait à faire un rapprochement entre *Les Rythmes souverains* et *La Divine Folie*, l'on pourrait comparer le génie latin et le génie germain dans leurs conceptions de Michel-Ange à la Sixtine : le parallèle ne serait pas tout au désavantage du poète latin ».

Et Rodrigue, parlant de la technique du poète, ajoutait :

« Le vers « dynamique » de N. Beauduin sera peut-être celui de la nouvelle génération : la

césure fixe n'existe plus; plus de chevilles puisque le mélange des mètres est permis, l'hiatus toléré, l'allitération est un moyen de beauté, la seule tyrannie est celle, si nécessaire au vers français, de la rime, encore celle-ci se réduit-elle à l'écho sonore, à l'assonance. » Oui, N. Beauduin se prive le moins possible de l'écho sonore, il le fait quand la nécessité l'y oblige vraiment, ou qu'il trouve nécessaire d'étouffer momentanément quelque accord.

Ce vers sans entrave, se modèle comme une pâte malléable, se plie suivant la ligne rythmique en méandres harmonieux ou saute tout à coup en bonds durs et brutaux, toujours adéquat ainsi à la pensée du poète :

Un désir vers plus grand
Crispait son âme rude,
Et dans le tourbillon de nuages errants,
Qui peuplaient de leur vol le deuil morne des solitudes,
Il cherchait anxieux,
Un signe,
— Le signe — un saint message !
Envoyé par les dieux
Sur l'aile des orages.
Il cherchait commc un phare indicible et hautain,
Comme une cime ardente et solitaire,
Où lancer loin des cris et des maux de la terre,
Le char volant de son destin.

Et sur ces grèves désolées,
Où l'ouragan roulait ses noires vagues affolées,
Où la foudre, œil sinistre et funèbre qui luit
Comme un astre saignant dans l'ombre,
Il sentait peu à peu dans le chaos de bruit
De ces souffles sans nombre,
Son cœur vaste, son cœur à lui,
S'ouvrir plus tragique et plus sombre,
Et plus terrible que la nuit.
Un ouragan de feu s'y déchaînait aussi,
Les désirs y jetaient leurs appels de trompettes,
Et son destin pour vaincre et pour régner ici,
Rêvait d'égaler la tempête.

Longtemps il se pencha dans l'antre de son âme,
Longtemps il regarda tous ces combats de flamme
Où se brûlait la force active de sa vie.
Des vagues y passaient incessamment suivies
D'autres vagues encor plus noires et plus fortes,
Des tourbillons de feux s'y crispaient, des appels
D'indicibles cohortes
Plus vastes y montaient que ces cris fous qu'emporte
Le délire des flots battant les archipels.

Il y avait des chaos d'ombres et des houles
Qu'exaltait le vent de l'orgueil,
D'ardentes foules
De rêves déchaînés comme un sommet qui croule,

S'y brisaient en hurlant sur de sombres écueils.
Son âme était un gouffre où s'entassaient des deuils,
Des espoirs surhumains, des éclairs d'épopées,
Des héros y tendaient leurs épées,
Sur des rythmes nouveaux évoluaient des mondes,
Des poèmes essentiels
S'y tordaient, voulant fuir vers les portes du ciel
Et les splendeurs fécondes.
L'Œuvre y tourbillonnait en embryons confus,
Il y avait des cris, des appels, des refus...
Et parfois dans la nuit de cette chose noire,
Il discernait enfin des certitudes de victoire,
La conquête effrénée, splendide, au vol de feux,
D'un destin plus qu'humain qui l'égalât aux dieux.

Ces aspirations tumultueuses, d'une âme toujours ivre et toujours inassouvie, ont quelque chose de grandiose et de déconcertant et l'on comprend M. C. Francis-Caillard, le poète des *Sagesses*, quand il s'écrie, dans *Graecia :* « Plus je lis ces poèmes, plus je trouve ce poète *exceptionnel.* Il a une continuité de force et de richesse verbale dont on ne cesse de s'étonner, encore même et après que leur inexprimable abondance vous a fatigué, si votre cerveau est trop petit pour les suivre sans défaillance. »

Mais laissons-le lui-même nous dire une fois de plus sa foi en son œuvre, *sa foi en sa foi*, comme il nous le disait dans les *Triomphes :*

Ah ! il la tenterait l'héroïque aventure,
Celle des saints héros, celle des cœurs divins
Que l'orgueil chaste enivre comme un vin
Mûri sur les hauts-lieux paniques de la terre !
Combien de fois brûlant d'un désir solitaire,
Il s'était élancé plein de flamme et de feu,
Vers un but radieux
Dont l'espoir lui crispait les entrailles,
A l'heure où le soleil dressant ses funérailles,
S'en va sous le dernier éclat pâli de l'or,
Couché dans le linceul de pourpre des dieux morts !

...Ah ! son ambition lui dévorait les moelles,
Lui brûlait sa pensée !
Des chants de violons
Sans relâche scandaient des hymnes de délire
En son cœur, et son âme avait l'accent des lyres
Que la folie divine emporte et fait vibrer !

D'autres avaient vaincu et dominé les foules,
D'autres dans le fracas des houles
Avaient empêché de sombrer
Les trésors de leur âme,
Et comme un saint navire auréolé de flammes,
Ils s'étaient avancés, vermeils,
L'espoir au cœur, au devant du soleil !
D'autres avaient vaincu par le Verbe ou le Glaive,
Et pu réaliser les fastes de leur rêve,

Vu leur œuvre monter, splendide, vers le ciel !
Ne produirait-il point ce geste essentiel
Qui crée la beauté rayonnante !
Sa vision multiforme et béante,
Ne pourrait-il donc point la fixer à jamais
Sur la sérénité pieuse des sommets
Où se forge l'airain des œuvres éternelles !

Et son esprit tendait ses ailes
Sur l'orgueil des cités aux vertèbres d'acier ;
Il chevauchait son rêve ardent comme un coursier
Qui passe, d'une allure insensée et hardie,
A travers un sillage pourpre d'incendie.
Son œuvre défaillait du poids de ses désirs ;
Il voulait surpasser son destin
Et saisir
Une cime vermeille où dominer la terre.
Cette soif torturait son âme solitaire,
Crispée dans le silence lourd d'un sombre orgueil.
Vaincre !
Et son poing de feu venait heurter le seuil
De cet olympe où sont tous les dieux héroïques !
Il eût voulu prendre la pique,
Saisir le glaive ardent avec force, avec foi,
Au lieu de s'alanguir mollement à la voix
De l'élégie en deuil pleurant dans l'ombre chaude !
Ah ! tout au moins la fougue infernale de l'ode,

L'élan de l'aigle altier au sommet du ciel bleu,
Qui plane et va tendu sur la note de feu
Couronnant l'altitude infinie du poème !
Oui, l'ode, l'ode au vol angoissant et suprême,
Le coup d'aile qui porte au zénith de l'esprit
L'âme humaine — et la divinise dans un grand cri.

Mais quoi, toujours des chants, des poèmes de songe !
S'exalter et mourir pour rien — pour des mensonges,
Quand d'autres, autrefois, radieux et contents,
Casqués, l'épée au poing, gagnaient des continents,
Et dans le tourbillon des villes enflammées
Etaient sacrés Césars et dieux par leurs armées !

Ces poèmes sont une aspiration infinie vers plus grand, vers plus beau, vers plus pur. Ces expressions sont le leit-motif de son œuvre. Il semble qu'il ait pris à Nietzche la meilleure part de sa doctrine.

Nicolas Beauduin aime tout ce qui grandit, tout ce qui élève l'homme. Comme Whitman, le Poète-prophète, il veut guider les hommes, être pour eux un enseignement et un exemple. Noble orgueil ! Il s'identifie aux « phares ».

Il sentait son désir de vaincre, plus tenace,
Grandir en lui, le déborder, remplir l'espace

De son orgueil illimité.
Il serait fort comme d'autres l'avaient été,
Il fourbirait les mots ainsi que des cuirasses,
Il serait l'Empereur d'un grand œuvre exalté,
Conférant l'immortalité
Aux héros pieux de sa race.

La mer, au loin, tordait ses meutes de flots noirs,
Gonflés de haine et de colère,
Mais sur ce lourd amas d'ombre et de désespoir,
Les Phares tournoyaient comme des roues solaires.
Il les voyait dresser leurs grands gestes de feu,
Faucher l'erreur aux sombres voiles,
Et si haut élever leurs torses lumineux
Qu'ils étaient pareils à des dieux
Nimbés de soleils et d'étoiles.

Il s'identifiait à ces veilleurs sacrés.
Lui aussi, sur le monde immense des ténèbres,
Il répandrait son verbe éclatant et pourpré,
Et son nom brillerait parmi les noms célèbres.
Lui aussi serait grand, lui aussi serait roi.
Dès ce soir il prenait sa place sur la cime,
Et vainquant à jamais les doutes et l'effroi,
Plein du feu sacré qui ranime,
Sur les peuples en désarroi
Il soufflerait sa foi sublime.

Quelque chose semblait brûler autour de lui.
Des ailes jetaient dans la nuit
Comme une musique de fête,
Et les phares hautains qui rayonnaient dans l'air,
De leurs bras consacrés et puissants avaient l'air
De mettre un nimbe d'or sur le front du poète.

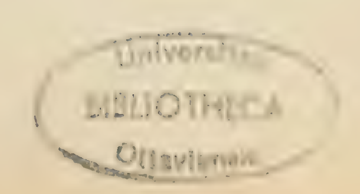
« C'est une chose curieuse, écrit Robert Veyssié, dans *La Renaissance Contemporaine*, qu'en ce siècle littéraire du minuscule, des intérieurs quelconques, des âmes recroquevillées et des chambres blanches, où coulent tant de petites larmes, de tant de petits cœurs, à cause de leur pauvre petite existence, se campe crânement... la silhouette héroïque d'un poète sincère dans ses déclamations !... *La Divine Folie*, c'est l'élan mystique, l'amour, l'inspiration ; c'est le frisson de l'apôtre, le frisson du génie ; c'est l'impulsion mystérieuse qui provoque dans l'âme des hommes d'élite les conceptions sublimes. Nicolas Beauduin n'a pas hésité à jeter ce thème superbe dans le creuset grandiose de l'épopée.

Peu de nos contemporains étaient dignes de cette audace ; — nommez-moi le poète académicien, le versificateur couronné, capable de concevoir et d'écrire un livre ayant la vaillance, le frémissement et parfois la grandeur de *La Divine Folie* ?

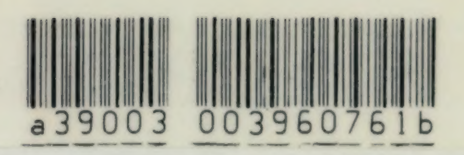
Oui, nous avons vu souvent nos poètes demander, comme lui, l'inspiration à la légende de Prométhée, à la Bible, à la pensée et au cœur du Christ, aux créations du prodigieux Michel-Ange; mais, seul de tous ces poètes, Emile Verhaeren me semble avoir évoqué avec une ampleur plus sobre, plus impressionnante, ces figures magiques.

En effet, dans *Les Rythmes souverains*, où Prométhée et Michel-Ange apparaissent, où nous avons rencontré, comme ici les rythmes des villes et de l'âme du poète, la maîtrise d'Emile Verhaeren est celle d'un poète épique qui atteint à la grandeur par la discipline harmonieuse de son abondance; dans *La Divine Folie* la grandeur est atteinte... par une sorte d'impétuosité inlassable, bien plus que par une harmonie à la fois intense et condensée... Nicolas Beauduin est un des tempéraments les plus sains et les plus généreux de notre génération poétique, qui, demain, réalisera sa maturité. Il regarde la grandeur et la beauté en face et n'a point souci de se composer un cœur de névrosé et d'en confesser les turpitudes. Plus sobre il serait sans doute plus puissant encore; mais gardons-nous de le conseiller et laissons faire à sa nature trop riche pour ne pas donner ses défauts en pâture à ses fortes qualités ».

Qu'ajouterai-je de plus! Quels vœux pourrai-je formuler! Gardons-nous de proscrire, d'enseigner... Et souvenons-nous que les fortes individualités n'ont cure des règles ni des barrières, et que si on les leur impose elles les font sauter ou les adaptent à leur commune mesure.



ALENÇON. — IMPRIMERIE VEUVE FÉLIX GUY ET Cie


a39003 003960761b

LA SAUTERELLE VERTE

REVUE DE LITTÉRATURE, D'ESTHÉTIQUE

ET DE CRITIQUE

Paraissant le 15 de chaque mois

DIRECTEUR : HENRY MAASSEN

10, Quai de Coronmeuse, 10

LIÈGE

Abonnements : 5 *francs par an*